

Gilbert
Sinoué

LE PRINCE AUX DEUX VISAGES

roman



l'Archipel

LE PRINCE
AUX DEUX VISAGES

DU MÊME AUTEUR

- L'Ile du couchant*, Gallimard, 2021.
Le Faucon, Gallimard, 2020.
Moi, Jérusalem, Plon, 2019.
L'Épopée d'Ulysse, Larousse, 2018.
Averroès ou le Secrétaire du diable, Fayard, 2017.
Je m'appelle Jeanne d'Arc, Leduc jeunesse, 2017.
L'Enfant de Troie, Larousse, 2017.
Le Sabre d'Allah, Robert Laffont, 2016.
Irena Sendlerowa. Juste parmi les nations, Don Quichotte, 2016.
La Découverte du tombeau de Toutankhamon, Larousse, 2016.
L'Envoyé de Dieu, L'Archipel, 2015 ; Archipoche, 2021.
Le Petit Livre des grandes coïncidences, Télémaque, 2015.
L'Aigle égyptien, Nasser, Tallandier, 2015.
La Nuit de Maritzburg, Flammarion, 2014.
Les Nuits du Caire, Arthaud, 2013.
L'homme qui regardait la nuit, Flammarion, 2012.
Impressions d'Égypte, avec Denis Dailleux, La Martinière, 2011.
Douze Femmes d'Orient qui ont changé l'histoire, Pygmalion, 2011.
Inch' Allah :
1. *Le Souffle du jasmin*, Flammarion, 2010.
2. *Le Cri des pierres*, Flammarion, 2011.
3. *Les Cinq Quartiers de la Lune*, Flammarion, 2016.
Erevan, Flammarion, 2009.
La Dame à la Lampe, Calmann-Lévy, 2008.

(Suite en fin de volume)

GILBERT SINOUE

LE PRINCE
AUX DEUX VISAGES

roman

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-2313-4

Copyright © L'Archipel, 2021.

*Ce livre est dédié à la mémoire de Gerald Messadié,
qui fut un prince à sa manière.*

1

Paris, 1962

— Merveilleux film ! Je ne savais rien de la vie de Lawrence, me dit ma femme, Françoise, tandis que nous nous dirigeons vers la sortie du cinéma, dans le quartier de l'Odéon, à Paris.

Nous venions d'assister à la projection de *Lawrence of Arabia* de David Lean.

L'idée m'effleura que le physique de Peter O'Toole servait la gloire du héros auprès du public féminin, quand je fus bousculé par un spectateur manifestement en proie à une grande agitation. Je fus à deux doigts de perdre l'équilibre et de m'affaler.

— Oh, *sorry* ! Pardon ! s'écria l'agité, visiblement sincère.

Je le considérai : taille moyenne, troisième âge. Sa compagne paraissait tout aussi confuse.

— Désolé ! dit-elle à son tour, avec un fort accent étranger.

Des Anglais ou des Américains.

— Ce n'est pas bien grave. Rien de cassé.

L'homme se présenta.

— Alan Carswell. Ma femme, Annie.

Je répliquai machinalement :

— Paul Savarus. Mon épouse, Françoise.

Il reprit, nous prenant de court :

— Que diriez-vous si, pour nous faire pardonner, nous vous invitations à dîner ? Ne dites pas non, s'il vous plaît. Je connais un excellent restaurant à deux pas.

Je consultai ma femme du regard : elle acquiesça d'un haussement d'épaules. Nous n'avions rien prévu et partagions, depuis toujours, le goût des rencontres imprévisibles. Je ne sais plus qui a dit : « La stupidité et le génie se rencontrent sur un terrain qui leur est commun : l'imprévu. » Nous allions voir lequel des deux l'emporterait.

Nous n'avons eu qu'à tourner au coin de la rue. L'établissement semblait accueillant. Nous avons commandé.

— C'est ce film qui m'a mis hors de moi, dit soudain Carswell.

— Ah bon ? s'étonna Françoise. Pourquoi donc ? Nous l'avons trouvé très réussi.

— *Poppycock* ! Balivernes ! Nous sommes dans un conte à l'eau de rose !

— Un conte ?

— Parfaitement.

J'ai protesté.

— Je vous avoue que je trouve votre critique quelque peu surprenante.

— Parce que vous êtes jeune ! répliqua le dénommé Carswell. Quel âge avez-vous donc ? La cinquantaine, j'imagine.

— Cinquante-deux, précisément. Quant à l'âge de mon épouse... Je n'ai jamais osé le lui demander.

Carswell s'esclaffa.

— Vous avez bien raison ! Vous ne pouvez évidemment pas le savoir, mais le personnage et l'histoire sont à mille lieues de la vérité.

— Parfaitement, monsieur, surenchérit Annie Carswell, *It's Hollywood!* Je ne m'étonne pas qu'Albert Finney et Marlon Brando aient refusé le rôle. Vous savez ce que Noël Coward a dit de Peter O'Toole après la première du film ? « Il aurait dû s'appeler *Florence of Arabia*. »

Nous n'avons pu retenir un éclat de rire.

Annie précisa :

— Il se fait que mon mari a connu Lawrence. Pas intimement, bien sûr, mais assez pour en parler.

Je fixai Alan, soudainement intéressé. Historien et romancier, j'étais toujours à l'affût d'un sujet tant soit peu original.

— Vous avez *vraiment* connu Lawrence ?

— Absolument, dit-il. J'ai soixante-quatorze ans. Il est né en 1888. J'étais son cadet de deux ans. Archéologue en retraite. L'histoire de Lawrence a pesé sur celle du Moyen-Orient, mais pas de la façon décrite par les réalisateurs de films.

Je me permis de faire remarquer :

— Il se fait que je connais assez bien le Moyen-Orient, pour y avoir souvent voyagé. Et j'ai toujours appris que Lawrence y avait joué un rôle majeur au cours de la Grande Guerre.

— Tout ce que l'on a écrit sur lui, ce sont des fables d'excités ! déclara-t-il, avec un geste si brusque qu'il renversa son verre de vin.

Heureusement, il l'avait déjà bu.

— Était-il aussi beau que Peter O'Toole ? demanda ma femme d'un ton léger.

— Oh, que non ! Il était maigrichon, il mesurait un mètre soixante-six et avait un menton en galoche. Seuls ses yeux bleu-gris étaient dignes d'intérêt.

— À quelle occasion l'avez-vous rencontré ? demandai-je.

— À Oxford. Au St John's College, en 1908. Je venais d'avoir dix-huit ans et j'entamais des études d'archéologie. Le pseudo-Lawrence, qui avait décroché une bourse, y préparait une licence d'histoire, et il tournait comme un bourdon autour de David Hogarth, le conservateur du plus ancien musée de sciences naturelles d'outre-Manche, l'Ashmolean Museum d'Oxford.

J'ai fait les yeux ronds.

— Pourquoi le « pseudo-Lawrence » ?

— Parce que ce n'était le nom de personne. Il se faisait aussi appeler « Ross », ou « Shaw ».

J'étais surpris. J'avais lu deux ou trois articles sur Lawrence et je me croyais informé.

— Son père, reprit-il, s'appelait Thomas Robert Chapman. Il était né en 1846. Il appartenait à la *gentry*, septième et dernier baronnet de ce nom. Il avait hérité de domaines appréciables au nord de Dublin, dont un manoir dans le comté de Meath, en Irlande, à Killua. En 1873, il épousa Edith Sarah Hamilton, une cousine de son rang social mais affublée d'une bigoterie malade et d'un caractère si acariâtre que, dans le village, on l'avait surnommée ironiquement *the Queen Vinegar*, « la Reine Vinaigre », en référence à Élisabeth I^{re}, la fameuse « Reine Vierge » ou « Sainte Vipère ». C'est vous dire ! On se demande comment elle a trouvé le temps de pondre quatre filles, entre les vêpres et les bénédicités ! Ce qui est sûr, c'est que la chère dame faisait de leur vie conjugale un véritable enfer.

— Décidément...

— Thomas Chapman était trop jeune ou trop faible pour supporter pareille bigote acariâtre, et le divorce impensable. On n'a plus idée, aujourd'hui, de ce que

fut la moralité victorienne, les États totalitaires étant d'aimables sociétés en comparaison. Rappelez-vous le scandale Oscar Wilde : on a envoyé un grand écrivain reconnu au bagne de Reading parce qu'il entretenait une relation amoureuse avec le fils du marquis de Queensberry, Alfred Douglas ! Une liaison qui, de nos jours, n'obtiendrait même pas les honneurs d'un entre-filet dans la presse, devint l'équivalent de votre affaire Dreyfus...

Je ne pus qu'acquiescer.

— Et puis, un beau jour, les Chapman décidèrent de faire appel à une nurse. Une Écossaise. Elle s'appelait Sarah Junner, elle avait vingt-quatre ans, aussi appétissante que presbytérienne pratiquante. Elle présentait l'apparence d'une femme douce, affable. En apparence, du moins. Vous savez ce que l'on dit des apparences...

— J'imagine que ce qui devait arriver arriva, commenta mon épouse doctement.

— Évidemment. Thomas Chapman ne tarda pas à succomber au charme de miss Junner qui était, précisons-le, de quinze ans sa cadette. Bientôt, elle fut enceinte de ses œuvres. Que faire ? Avant que son ventre ne présentât de coupables rondeurs, Thomas et elle jugèrent plus prudent qu'elle rendît son tablier et qu'elle aille s'installer dans un petit appartement que son amant s'était empressé de lui trouver à Dublin.

Ma femme eut un sursaut.

— Pardon, monsieur Carswell, comment savez-vous ces détails ?

— Rien de sorcier. Il suffit d'avoir lu la biographie que Richard Aldington a consacrée à notre héros, en 1955. *Lawrence of Arabia: A Biographical Enquiry*. Traduit en France sous le titre accrocheur de « Lawrence l'imposteur ».

Il s'interrompit pour annoncer d'un air triste :

— Le malheureux vient tout juste de mourir, ici, en France, à cinquante kilomètres de Paris. Je l'appréciais énormément. Je n'ai même pas pu me rendre à son enterrement. Le *Times* lui a consacré un bref article qui résume bien ce que lui a coûté cette biographie. Je cite : « *An angry young man of the generation before they became fashionable, he remained something of an angry old man to the end...* L'un de ces jeunes hommes en colère et qui a fini comme un vieil homme en colère. » Il a eu un mal fou à trouver un éditeur, tant le contenu de sa biographie était peu... — il chercha le mot... — orthodoxe.

— Je vais m'empresse de l'acheter.

— Vous verrez, Aldington a fait un excellent travail. Et encore... il n'a pas vraiment tout révélé !

Je sourcillai.

— Oui, assura Carswell sur un ton soudain mystérieux. Il en savait beaucoup plus.

Et il changea de sujet, comme s'il en avait trop dit :

— Je présume que vous ignorez que, dans les années 1920, lorsque le présumé Lawrence a commencé à défrayer la chronique, les journalistes ont enquêté sur les traces de la police, qui les avait évidemment précédés.

— La police ?

Alan Carswell nous considéra d'un air amusé.

— La police, oui. Vous ignorez peut-être que les polices du monde entier n'ont pas attendu le FBI pour enquêter sur certains citoyens qui faisaient parler d'eux. Du temps des tsars, les Russes avaient déjà créé l'Okhrana, et l'on n'a pas assez dit que Staline en avait été un agent. La police de Leurs Majestés Édouard VII et George V tenait à l'œil les citoyens remuants. Dès qu'il atteint une certaine notoriété, comme ce fut le cas de Lawrence, un citoyen suscite des curiosités. Il existe

aussi des registres d'état civil et des témoins qui, parfois, livrent des informations utiles. Tout ce que je vous dis était déjà connu à son époque et a fini par être publié. Je n'invente rien et ne fais que relater tout ce que nombre d'historiens savent. Bref... En 1885, Thomas Chapman, dont la liaison extraconjugale avait fini par être révélée grâce aux indiscretions d'un domestique, s'est vu contraint de plier bagage pour aller rejoindre sa maîtresse à Dublin. C'est là qu'elle a accouché de son premier enfant, Montaigu Robert. Il fut inscrit à l'état civil sous le nom de son père, Chapman.

Il prit une brève inspiration :

— Précisons que Sarah et Thomas n'ont jamais pu légaliser leur union, car Edith Chapman n'a jamais accepté de divorcer. Certes, sur le certificat de baptême de leur troisième fils, William, il est mentionné que le couple s'est marié à la St Peters Church de Dublin. Mais c'est un faux ! Aucune note n'existe à ce sujet dans les registres de l'église.

Alan agita les mains comme pour chasser un essaim de feux follets.

— Savez-vous ce que m'a confié un jour T. E. ? « Mon père m'a dit que j'étais un bâtard lorsque j'avais onze ans. » Cette révélation lui a causé un tel choc qu'il en conserva toujours l'empreinte. Il ne comprenait pas comment ses parents pouvaient prôner avec acharnement les valeurs chrétiennes, être des piliers d'église de la société oxfordienne et vivre en même temps dans l'opprobre. Comment sa mère, si prude, osait-elle taxer le théâtre et la danse d'« activités pécheresses » tout en se déshonorant par l'adultère ? Cette contradiction le hantera longtemps ; il ne l'acceptera jamais.

Il but une lampée de vin avant de poursuivre :

— Vous ne pouvez pas imaginer, de nos jours, le poids d'une telle tare dans l'Angleterre victorienne : elle mettait les coupables au ban de la société, elle les condamnait à la honte éternelle. On voyait presque les Furies armées de fouets les survoler chaque fois qu'ils mettaient le nez dehors ! Afin d'échapper à l'opprobre et aux regards lourds de mépris, le couple a fui pour s'installer dans une pension de famille à Tremadoc, dans le Carnarvonshire, au nord du pays de Galles. C'est à ce moment que Thomas Chapman décida d'adopter le pseudonyme de « Lawrence ». Pourquoi « Lawrence » ? Parce qu'il semble que ce fût le prénom supposé du père de Sarah.

— Supposé ? fis-je remarquer.

— Oui, j'ai bien dit « supposé ». Sarah Junner était elle-même une enfant illégitime.

— Décidément !

— Ce fut là, à Tremadoc, qu'en 1888 naquit Thomas Edward ; il serait le deuxième de cinq garçons et le premier à porter le nom de Lawrence.

Carswell tira de sa poche une boîte de petits cigares et m'en offrit un.

— Il faut savoir que Thomas Edward Chapman, dit Lawrence, dit Ned, dit Shaw, dit Lawrence d'Arabie, est né sous une bien mauvaise étoile. Et cela, pour deux raisons. La première, c'est que Sarah Junner était elle-même, comme je vous l'ai dit, une enfant illégitime, donc elle aussi une « fille du péché ». Elle avait été élevée par un oncle pasteur de l'Église épiscopaliennne d'Écosse, dans la solitude de l'île de Skye. Par-dessus le marché, c'était une fille d'alcooliques à une époque où l'on pensait que l'alcoolisme était héréditaire, et pénétrée d'un fondamentalisme biblique délirant. Elle était persuadée que son devoir était de faire expier à ses

enfants leurs naissances illégitimes autant qu'elle s'était attachée à expier la sienne.

Je fus frappé par l'expression d'Annie Carswell : un mépris sans faille.

— De surcroît, poursuivit Alan, Sarah avait inscrit sa famille dans la communauté évangélique de la paroisse de St Aldates, dont le pasteur, le révérend Alfred Christopher, fouettait ardemment la ferveur de ses ouailles pour le renouveau de la foi. Vous avez sans doute entendu parler de ce genre d'illuminés qui finissent parfois par se suicider en groupe, tels les adeptes du Temple du Peuple. Les fidèles du révérend Christopher étaient priés de prendre la Bible au sens littéral : Dieu a créé le monde en sept jours, croyez-le ou quittez l'assemblée ! Il y avait alors plus de quarante ans que Darwin avait publié *De l'origine des espèces*. Aujourd'hui encore, il y a des fous furieux qui, aux États-Unis, professent ce genre de billevesées : les créationnistes. En tout cas, le moins que l'on puisse dire, c'est que le jeune Lawrence n'a pas grandi dans un milieu éclairé.

— Et le père, dans tout ça ? questionna Françoise.

— Un être faible, un rentier habitué à une vie de loisirs, porté lui aussi sur la bouteille et, surtout, sur les femmes. Il était ce que l'on appelait jadis un viveur. Il n'intervenait que pour résoudre les crises déclenchées par la fureur rigoriste de la mère. Thomas Chapman avait échangé une mégère contre une fanatique. L'autorité était aux mains de Sarah Junner, qui espérait que ses fils deviendraient missionnaires. Il n'en fut qu'un, Robert, l'aîné, qui l'accompagna en Chine maintes années plus tard. Lui et sa mère en revinrent d'ailleurs déçus ; les événements politiques ne permettaient pas l'évangélisation pacifique des incroyants asiatiques. Entretemps, elle avait imposé

aux cinq garçons, Montaigu Robert, Thomas Edward, William, Frank et Arnold, une férule rigoureuse et le « goût du martyre ».

Rien de toute cette histoire ne correspondait à ce que j'aurais imaginé de l'enfance d'un héros. Ça ressemblait plutôt à un roman inconnu de Charles Dickens, un *Oliver Twist* ou un *David Copperfield* inédits.

Carswell enfonça le clou.

— Mrs Junner fouettait souvent le jeune Thomas Edward. Or, c'était un traitement qu'elle n'avait infligé qu'une ou deux fois à ses frères et que l'aîné n'avait jamais reçu. Avez-vous déjà été fouetté ?

Je secouai la tête avec un petit rire, tant la question me paraissait absurde.

— Dans ce cas, enchaîna Carswell d'un ton doctoral, sachez qu'à la différence de la main ou du bâton, le fouet ne peut être considéré comme ayant été appliqué que s'il a claqué sur la peau, ce qui est immanquablement pénible et laisse des traces brûlantes. Or, c'est le châtiment qu'avait choisi Sarah Junner. Pourquoi l'administrait-elle à ce fils-là ? Parce que le futur « *Lawrence of Arabia* » était son double : tenace, têtu, réfractaire à toutes obligations, fût-ce celle de prendre ses médicaments. La psychologie moderne a démontré l'importance des expériences enfantines dans la formation d'une personnalité, et notamment celle des relations avec les parents. Faute de témoins directs et fiables de ce qu'a été l'enfance de Lawrence au quotidien, je m'en remets à la confiance du benjamin de la famille, Arnold : « Mon impression dominante est que sa mère lui a infligé une blessure pour la vie. » Et, à mon avis, ça n'a pas été seulement par le fouet. Il avait son caractère et elle était autoritaire à l'excès. La relation ne pouvait être que conflictuelle.

Je fis observer :

— C'est surprenant, monsieur Carswell, vous semblez connaître son histoire par cœur.

— Par tête, rectifia Carswell, en essuyant son assiette d'un quignon de pain. Et bien plus que vous ne l'imaginez !

Il ajouta, avec de nouveau cet air mystérieux :

— Il se fait aussi qu'à l'instar de Richard Aldington, j'ai eu connaissance de certaines choses...

Et il enchaîna, très vite :

— À Oxford, tout le monde connaissait tout le monde. Quand je suis entré au Jesus College, en 1909, Robert Chapman, l'aîné de notre héros, y était déjà depuis deux ans, et le puîné de celui-ci, William, venait de s'inscrire ; tous deux sous le nom de « Lawrence ».

Carswell avait demandé du fromage et son œil parcourut avec gourmandise le plateau qu'on lui présentait ; il choisit le brie. J'admira la vitalité et la pétulance de cet homme, à un âge où certains se replient sur eux-mêmes et se laissent décatir.

— Pouvez-vous croire que ce n'est pas avant son édition de 1994 que l'*Encyclopædia Britannica* a mentionné le fait que Lawrence s'appelait, en réalité, Chapman ? À Jesus College, il y avait un étudiant du nom de Vyvyan Richards, homosexuel notoire, ami attitré de Lawrence, ou dirais-je son amoureux transi...

Françoise sursauta :

— Son amoureux ?

— Parfaitement. Si vous en doutez, vous devriez lire les propres confidences de Vyvyan : *Portrait of T.E. Lawrence*, publié en 1939. Tout est là. Lui et ses camarades ne parlaient que « d'un étudiant mystérieux que l'on ne voyait jamais de jour, mais qui se promenait tout seul la nuit, pendant des heures, seul dans la cour ».

— J'imagine que c'était Lawrence? demanda ma femme.

— Qui d'autre? Il ne participait pas à la vie intérieure du collège. Les sports d'équipe, comme le football ou le cricket, l'ennuyaient: il n'y voyait que des compétitions réglementées, sans utilité. En revanche, Graves nous dit qu'«il devint un gaillard aux capacités physiques exceptionnelles, d'une endurance frisant le masochisme et d'une audace versant dans la témérité», et qu'«il parcourait les nombreuses rivières d'Oxford en canot. Ses explorations à l'air libre ne lui suffisant pas, il rechercha les cours d'eau souterrains». Et Vyvyan Richards d'écrire: «Une fois, en hiver, il vint frapper à ma porte après minuit et me demanda d'aller me baigner avec lui. Il voulait que nous essayions ensemble de plonger à travers la glace. Cela me sembla trop dangereux et il y alla seul.»

— Du masochisme... ou le goût du risque, commenta Françoise.

— Tout dépend du point de vue. Quoi qu'il en soit, il semble qu'il n'était pas très assidu aux cours. Les supérieurs du Jesus College ont fait preuve de beaucoup de patience. Il y a habité trois ou six mois, je ne sais pas, personne ne le sait, et comme il ne pouvait pas payer sa pension, il retourna vivre chez ses parents où il ne se comporta pas mieux. C'est un des rares points vrais que l'écrivain Robert Graves ait mentionné: il partait dans des équipées mystérieuses, sans jamais dire où il allait ni quand il rentrerait. Il revenait au beau milieu de la nuit et s'introduisait par une fenêtre, afin qu'au matin on le trouvât dans son lit. Ensuite, pour éviter toute surveillance, il refusa de dormir sous le même toit que ses parents et se construisit, dans le jardin, un petit kiosque qui lui servit de chambre. Vous me suivez?

Personnellement, je ne comprenais pas l'agacement de mon interlocuteur et je ne voyais dans sa description qu'un personnage rebelle, rien de bien différent de celui qu'il serait durant toute sa vie. Y avait-il un autre Lawrence ? Je confiai mes réflexions à Carswell et guettai sa réaction.

— Je vois ce que vous voulez dire, répondit-il, mais vous vous doutez bien que l'enfance et l'adolescence façonnent l'adulte. Si on a si mal compris Lawrence, c'est que l'on ne savait, ou que l'on a feint de ne savoir que peu de choses sur ces deux périodes de sa vie. Par la suite, on a inventé un personnage qui correspondait aux idées que nous, Anglais, nous faisons d'un héros. Mais quand Richard Aldington a publié la biographie de Lawrence, les admirateurs de celui-ci ont poussé les hauts cris. Et pour cause : il le qualifiait de *prima donna* de la guérilla arabe et d'imposteur.

— Alan, il se fait tard, observa soudain Annie Carswell.

Carswell jeta un coup d'œil sur sa montre et opina.

— Ma femme a raison. Nous n'avons plus l'âge des veillées tardives.

— Vous n'avez jamais écrit de livre sur Lawrence ? demandai-je en me levant.

— Non, pourquoi l'aurais-je fait ? Difficile de déboulonner un mythe. Aldington l'a fait, il a dû affronter un tombereau d'injures et il a sombré dans la dépression. Lorsque j'en ai discuté avec lui, il m'a avoué que si c'était à refaire, il s'en dispenserait. D'ailleurs, ce n'est pas le travail d'un archéologue que d'écrire des biographies. Mais vous, peut-être, qui sait ?

Je souris.

— À moins de pouvoir interroger Lawrence lui-même, je ne vois vraiment pas ce que je pourrais apporter de plus.

Il se tut, son regard parut se perdre vers on ne sait quoi et il reprit cette même expression mystérieuse :

— Vous savez, même les morts sont capables de parler.

— Vous habitez Paris ? interrogea Annie Carswell qui s' impatientait.

— Absolument. Dans le XVII^e.

— Vous voulez bien nous laisser vos coordonnées ?

Je les gribouillai sur une serviette en papier.

— Parfait ! Je vous appellerai, lança Alan. Je vous aime bien !

2

Il a rappelé.

Et nous nous sommes retrouvés, une semaine plus tard, dans un restaurant place d'Iéna. Entre-temps, je m'étais plongé dans la lecture de la biographie de Richard Aldington : *Lawrence l'imposteur*. À quelques nuances près, j'y avais retrouvé les commentaires de Carswell.

En arrivant au restaurant, je fus tout de suite frappé par le teint blafard qui couvrait les traits de Carswell. Il semblait avoir vieilli depuis la dernière fois.

À peine la commande passée, Françoise ouvrit le feu.

— Monsieur Carswell...

— Plus de « monsieur », je préfère Alan.

— Très bien, Alan...

Les baies du restaurant donnaient sur la Seine. Un bateau-mouche passa, scintillant de lumière sur les eaux mouchetées de reflets ; il évoquait lui aussi une légende qui passe dans la nuit.

Je déclarai :

— Je vous avoue que vos propos sur Lawrence m'ont mis l'eau à la bouche. Quelle enfance que celle de cet homme !

— Vous ne croyez pas si bien dire, Paul. Dans la seule confidence écrite qu'il ait jamais livrée sur sa mère, à Charlotte Shaw, l'épouse de George Bernard Shaw, avec qui il était très lié, Lawrence déclarait : « Aucune confiance n'a jamais existé entre ma mère et moi. Toutes

les fois où nous étions ensemble, chacun de nous gardait jalousement sa propre individualité. Je me suis toujours senti assiégé par elle : elle m'aurait pris d'assaut si j'avais laissé sans défense la moindre fente dans les remparts... »

Il s'interrompit, farfouilla dans les poches de sa veste et me tendit une feuille pliée en quatre.

— Tenez, dit-il, un cadeau.

— Qu'est-ce ?

— Lisez donc.

J'obtempérai.

— « Mère est assez surprenante : extrêmement captivante. Elle a des idées si arrêtées, si catégoriques. Je suis terrifié à l'idée qu'elle sache quelque chose de mes sentiments, de mes convictions ou bien de ma façon de vivre. Elle a vécu entièrement pour mon père, qu'elle a jalousement arraché à sa vie et à son pays d'autrefois, contre vents et marées, et qu'elle a conservé comme trophée de son pouvoir. C'est à ma mère que je dois cette horreur de tout ce qui est famille et indiscretion. Et, malgré tout, vous devez saisir qu'elle est ma mère, et quelqu'un d'extraordinaire. Le fait de l'avoir connue me préservera à jamais de faire d'aucune femme une mère, par qui naîtraient des enfants. Je pense qu'elle s'en doute : mais elle ignore que ce conflit intérieur fait de moi une guerre civile permanente... »

— C'est un autre extrait de la lettre adressée à Charlotte Shaw. Éloquente, non ?

J'ai confirmé.

Carswell observa une pause et, décidément intarissable, reprit :

— Quand je vous disais que cette *prima donna* a été marquée au fer rouge par son enfance... N'oublions pas, non plus, que son père était certes au ban de la société, déclassé, mais avec certains moyens ; Thomas Edward,

notre Lawrence, a d'ailleurs précisé le montant des revenus de ce dernier : « 400 livres par an. » Voilà qui suffisait à assurer un niveau de vie comparable à celui d'un bourgeois moyen de l'époque. En 1914, après la mort de l'un de ses cousins en Irlande, la situation financière de Thomas s'améliora ; il hérita de la baronnie et d'un capital considérable. Deux ans plus tard, il donna une partie de cet argent à ses trois fils survivants, Will ayant été officiellement porté disparu au combat. Lorsqu'il est devenu clair que Will était bel et bien mort, T. E. offrit 3 000 des 5 000 livres que son père lui avait données à une mystérieuse Janet Laurie. Il semble que ce fût une amie d'enfance. Mais les Chapman étaient condamnés à une existence errante : s'ils étaient restés trop longtemps dans une ville, on aurait fini par percer leur secret et ils auraient, une fois de plus, été frappés d'indignité. Ils allaient là où ils pouvaient trouver les logements les moins chers, d'abord en Écosse, dans l'île de Man, en Bretagne, dans l'île anglo-normande de Wight, et, enfin, dans le Hampshire. Ce fut à Kirkcudbright, en Écosse du Sud, qu'en 1890 Sarah Junner mit au monde son troisième enfant, de nouveau un garçon, William George. En 1891, les Lawrence se sont établis à Dinard, sans doute en raison du taux de change favorable de la livre sterling. Le petit Thomas Edward avait alors trois ans.

Carswell loucha sur le mégot qu'il tenait entre ses doigts et l'éteignit.

Ma femme en profita pour demander :

— Mais comment cet enfant martyr est-il arrivé à se transformer en légende ?

— Parce qu'il y a lui-même contribué. Ce petit garçon fouetté et malheureux s'est pris assez tôt à rêver de gloire. Quand il a grandi, il a commencé à mentir. Il a

prétendu, par exemple, qu'il était né le 15 août 1888. Or, c'était inexact, et il le savait bien : il était né le 16 et avait avancé sa date de naissance pour qu'elle coïncide avec le jour de naissance de Napoléon !

Carswell gloussa.

— Et ça a marché ! Le capitaine Liddell Hart, l'un de ses biographes réputés, ou dirais-je son hagiographe, s'en est émerveillé...

Alan cita :

— « *History hardly offers a clearer case of a man born for a mission, of a life moving along a path pointed out by fate* » – l'histoire n'offre guère d'exemple plus probant d'un homme né pour accomplir une mission, d'une vie suivant un chemin tracé par le destin. Le même Liddell Hart, que l'on continue pourtant de citer, avait pris pour argent comptant les propos de Lawrence, et il raconte ces balivernes : « À quatre ans, il lisait les journaux et des livres. » Et encore : « À six ans, il apprenait le latin grâce à des cours particuliers et, à huit, il entrait à l'école de la ville d'Oxford... » C'est évidemment délirant : à quatre ans, en 1892, notre homme se trouvait à Dinard avec ses parents et nul ne peut croire qu'il lisait *Le Nouvelliste du Morbihan*, ni qu'il suivait des leçons de latin. C'est encore Liddell Hart, reprenant sans doute des propos de Lawrence, qui prétend que Thomas parlait déjà le français à huit ans. Il l'a bredouillé tout au plus quand il était à Dinard et, à huit ans, en 1896, il habitait à la lisière de la New Forest, près de Southampton, dans le Hampshire, où il n'avait aucune raison de parler français. C'était là que ses parents s'étaient installés à partir de 1894 ; ils se fixeront ensuite à Oxford, dans une maison de trois étages au 2, Polstead Road.

Je fis remarquer :

— Mon cher Alan, j'avoue que je suis époustouflé. Vous avez une mémoire impressionnante, ou alors vous êtes littéralement possédé par Lawrence!

— Les deux, sans doute. Et peut-être le fait de l'avoir rencontré.

Je fis remarquer :

— J'ai connu aussi beaucoup de gens, sans pour autant me rappeler autant de détails aussi précis de leurs vies. Jour de naissance, lieux où ils ont vécu, prénoms, etc.

— Vous avez raison. Mais c'est probablement qu'ils n'étaient pas des gens célèbres ou mythiques et qu'au fond, vous n'étiez pas vraiment intéressé par eux. Ceci étant, j'avoue que Lawrence m'a fasciné. N'oubliez pas que je suis archéologue. Une vocation qui exige de la mémoire, surtout celle des noms et des dates.

Il marqua une pause et, une fois de plus, arbora cet air mystérieux pour ajouter :

— Quand vous avez eu l'occasion d'être confronté à la vraie vie d'un personnage aussi renommé, vous ne pouvez qu'éprouver de la fascination.

— Quelle vraie vie? De quoi parlez-vous?

En guise de réponse, il regarnit nos verres et changea de sujet. Il avait insisté pour que l'on nous servît du beaujolais.

— Je trouve qu'en France, ce vin est le mal-aimé des élites, avait-il argué. Il s'est formé dans votre consensus national une idée selon laquelle c'est le vin des pauvres, le successeur du rouge-qui-tache, au mieux du vin de messe. Les gens de goût se gardent donc d'en boire, de peur de déchoir. Et les œnologues n'en parlent que d'un ton dédaigneux. Moi, j'estime que c'est un vin qui a sa personnalité.

— Encore un mythe! s'esclaffa Annie Carswell.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser en octobre 2021
par Soft Office